

Zeitschrift: Die Schweiz = Suisse = Svizzera = Switzerland : offizielle Reisezeitschrift der Schweiz. Verkehrszentrale, der Schweizerischen Bundesbahnen, Privatbahnen ... [et al.]

Herausgeber: Schweizerische Verkehrszentrale

Band: - (1949)

Heft: 9

Artikel: Eine Messe und ihre Atmosphäre : Fiera di Lugano

Autor: Valsangiacomo, Camillo

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-777784>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nelles où romans, gothiques et baroques ont répandu toute la variété, la noblesse et l'élégance sans lesquelles nous ne comprendrions pas au demeurant les raisons et le mérite de leurs illustres sœurs.

Il en va de même pour les musées de France et pour tous les musées à vrai dire de l'Europe et peut-être du monde. Parfois enserrés dans la gangue des habitudes désuètes, protégés du visiteur par la distance, les communications, les heures d'ouverture, les recoins ignorés où ils se tapissent, ils sont chez nous innombrables (peut-être plus de mille) regorgeant d'archéologie, de souvenirs historiques, de peintures. Il en est d'opulents, de discrets et de pauvres, mais parmi ces derniers même, il n'en est sans doute pas un seul qui ne conserve quelque pièce remarquable — posant un problème, offrant une explication — et, le plus souvent, au moins un chef-d'œuvre digne de briller au premier plan dans les galeries les plus célèbres. Quelle révolution, quel geste d'ignorant ou de mécène a doté ce chef-lieu de canton ignoré de cet ivoire carolingien, de ce dessin de Rembrandt, de ce portrait magnifique

par M^{me} Vigée-Lebrun? C'est toute l'histoire du goût et du mécénat qui reste à faire, et dont le secret gît dans les procès-verbaux des petites sociétés savantes, ou bien enfoui dans l'étude du notaire, confidente d'une haine de famille...

Certes, les grandes raisons historiques, les causes économiques, l'amour du sol natal chez l'amateur, expliquent les fastueuses collections de peinture flamande et hollandaise de Lille, à Dijon les trésors du temps des ducs, les dessins de Besançon, voire ces cabinets d'amateur d'autrefois que sont La Fère ou Bayonne ou celui digne d'un prince légué par le cardinal Fesch à Ajaccio. Mais que dire des Goya de Castres, des vases grecs de Compiègne? De toutes ces richesses étonnantes éparses sur le sol français en dehors de l'action centrale, des probabilités ou même de la vraisemblance. Des trésors de ces collections de province on ferait en les groupant un autre Louvre, moins systématique, moins complet, mais plus varié, plus amusant, rival peut-être de l'autre en tant que source de plaisir et d'émotion. Depuis la libération, la Direction des Mu-

sées de France fait un gros effort pour aider les villes à mettre en valeur leurs musées souvent trop modestes. Si Lille, Amiens, Dijon, Montpellier, combien d'autres, ont toujours été fières de leurs galeries et leur ont consacré généreusement leurs soins et leur argent (l'exemple du Puy, de Rouen, de Beaune pourrait être proposé à des cités plus importantes), il n'en a pas été toujours de même, et sur trop de points la tâche de l'Inspection des musées de Province est passionnante, mais lourde. L'appel du tourisme qui se fait entendre partout aide à surmonter bien des difficultés, et le visiteur d'aujourd'hui ne reconnaît déjà plus tant de musées où voici vingt ans le pittoresque ne le sauvait pas toujours de l'ennui. C'est avec le désir très particulier d'être agréables à Genève et à la Suisse que les municipalités ont consenti à se priver, pendant les trois mois où les visiteurs sont les plus nombreux, des chefs-d'œuvre qui les attirent. Que ce soit aussi l'invitation à venir les années suivantes les revoir dans leur cadre habituel, entourés de tant d'objets et de documents insignes. »

EINE MESSE UND IHRE ATMOSPHERE

FIERA DI LUGANO

1.-16. OKTOBER 1949

«Es geht ein Messefimmel im Schweizerlande herum!» hört man des öfters von allen möglichen Seiten klagen. Es wird nach Mäßigung und Koordination gerufen. Die Produzenten aller Branchen sind fast das ganze Jahr damit beschäftigt, ihr Ausstellungsgut von einem Kanton zum andern zu schieben. Jeder Vorwand ist gut genug, um eine Messe oder eine Schau zu veranstalten, sei es auch nur, um die «Früchte einheimischen Schaffens» der nahen und fernen Welt zu zeigen (was nur zu natürlich ist in einem Lande, das für die Erhaltung regionaler Eigentümlichkeiten so viel übrig hat). Ist es wirklich so schlimm mit dem Messefimmel? Darüber mögen sich die interessierten Geschäftskreise ihre gut begründeten

Gedanken machen. Wir, als einfache Besucher, sehen die Sache aus andern Gesichtswinkeln. Für uns ist es nicht gleich, ob wir nach Basel zur «Museummesse», nach Lausanne zum «Comptoir» oder anderswo hinfahren. «Museummesse», «Comptoir» und «Fiera» mögen sich wie die Früchte desselben Baumes gleichen. Jede dieser Veranstaltungen hat aber eine eigene Atmosphäre, und deswegen fahren wir an den Rhein, an den Léman oder an den Ceresio. Die «Fiera di Lugano» ist der Inbegriff aller Reize des Tessins: der klimatischen und landschaftlichen Vorzüge, der anmutig-fröhlichen Ungezwungenheit seiner Leute und von deren von nordischer Strenge freier, aber nicht minder wertvoller Betriebsamkeit.

Schon das Wort «Fiera» deutet mit seinem Klang auf etwas Spektakuläres hin. Traditionsgemäß sollte die «Fiera» ein großer Markt, verbunden mit einem religiösen Fest, sein, der die Volksmassen aus nah und fern zur Huldigung eines Schutzheiligen herbeilockte. Was Lugano bedeutet, braucht hier nicht besonders erklärt zu werden: Derbheit und Milde, Strenge und Lauterkeit, Idyll und Mondanität bilden hier in festlichem Glanz von Licht und Farben jene kontrastreiche Atmosphäre, die allein die Atmosphäre von Lugano sein kann. Die «Fiera di Lugano» gehörte zu den Privilegien, welche die zwölf alten Orte der Eidgenossenschaft im Jahre 1513 der Comunità di Lugano zugestanden hatten. Es wurde dar-

aus einer der wichtigsten Viehmärkte Europas; er fand jeweils im Oktober statt. Der Ertrag der für das Vieh ausgestellten Gesundheitszeugnisse wurde der «Madonna delle Grazie» geopfert, deren Kapelle sich in der Kirche von San Lorenzo befindet.

Das Vieh mußte dem Gewerbe und der Technik das Feld räumen, und es wird heute keinem Schutzpatron mehr gehuldigt: höchstens beten die Veranstalter zur Heiligen Jungfrau, daß sie ihnen goldene Oktobertage schenke.

Hingegen ist die «Fiera» jetzt mit dem Winterfest verbunden. Bacchus und Pomona sind die Gefeierten. Ihnen zu Ehren schreitet am ersten Messesonntag ein farbenfroher Umzug durch die Stadt. Es sind Trachtengruppen aus den benachbarten Tälern, singende Scharen von Mädchen und Burschen, phantasievolle, realistische und allegorische Darstellungen auf reich mit Blumen geschmückten Wagen, die am beglückten Besucher vorüberziehen.

Selbst in den Ausstellungshallen herrscht eine

echt südliche Stimmung. Für beschauliche Betrachtungen bleibt sehr wenig übrig. Dafür wird man unwillkürlich in einen berauschten Festtrubel gezogen, der der Fiera das einzigartige Gepräge eines wahren Oktoberfestes verleiht. Deshalb ziehen wir jedes Jahr, wenn im Norden die Blätter fallen, begeistert zu den mildern Gefilden des Luganersees hinunter, wo der Herbst mit einer unvergleichlichen Pracht von entzückend warmen Tönungen Augen und Seele bezaubert. Camillo Valsangiacomo.

LA 50^E FOIRE NATIONALE DE LAUSANNE

Comptoir suisse, 10–25 septembre 1949

Le Comptoir suisse, Foire nationale d'automne, ouvrira ses portes à Lausanne le 10 septembre. Quinze jours pleins, il fêtera son trentième anniversaire. Quinze jours hauts en couleurs, éclatants et joyeux. C'est réellement la foire et sa belle expression de liesse populaire. C'est l'occasion d'admirer une multitude de choses, de goûter à toutes sortes de mets savoureux, de contempler et d'acquérir des inventions et réalisations surprenantes. C'est aussi, plus gravement, une circonstance particulièrement favorable pour mesurer, d'une façon complète, l'effort économique national suisse de tout un an.

Tout y est représenté de l'activité nationale. Dans 15 halles permanentes ou volantes sont groupés, en secteurs distincts, les produits de l'agriculture, du commerce, de l'industrie et de l'artisanat. Du stand modeste au pavillon spécialisé, les éléments les plus divers, mais dont chacun porte la marque de l'esprit inventif et méticuleux du peuple helvétique, sont offerts ainsi à l'admiration et à la convoitise. Plus de 2000 exposants se sont surpassés en ingéniosité, en goût aussi, pour la présentation attrayante de leurs spécialités. Un peuple entier de

paysans, vigneron, artisans, inventeurs, commerçants, industriels, chimistes ont travaillé en vue de la Foire nationale de Lausanne. Et, le 10 septembre au matin, lentement gagnés par l'exaltation de la récompense imminente, les exposants attendent les visiteurs.

Les visiteurs, plus nombreux chaque année — n'étaient-ils pas 625 000 l'an dernier? — se sont préparés, eux aussi, au Comptoir.

L'exceptionnelle vogue de la Foire nationale de Lausanne tient, entre autres, en ce fait apparemment dénué d'importance qu'à chaque type d'exposant correspond un type précis de visiteur. Le «pays» retrouvant le «pays», il semble que la Suisse se concerte et se rassemble. Sur un plan plus pratique, cela revient à dire que chacun, quel qu'il soit, sait ce qu'il va trouver au Comptoir et toujours il le trouve.

Il y a l'industriel, qui va tout droit vers la halle de l'industrie, qui consacre une heure à jeter les bases d'un marché, qui hésite et consulte sa montre. Il s'était pourtant promis de ne pas s'attarder... Mais tant de détails imprévus le sollicitent, tant de possibilités excitent son intérêt que, finalement, il demeure.

L'artisan explore. C'est une promenade plus lente, plus instructive, une promenade qui aiguise la réflexion et met, dans les doigts, le frémissement de la découverte.

Le commerçant fait des calculs rapides, note d'abondance, échange des feuilles de son calepin. Le paysan compare. Pour lui, c'est la station qui va durer des heures. De la halle du machinisme agricole aux stands des produits du sol, il promène un regard averti, qui sait le prix et la valeur des choses. Puis, le cheval vendu, la bête primée et tout ce que cela comporte de légitime fierté, de joviale satisfaction, il ira, dans la rue des Cantons, trinquer joyeusement avec l'«adversaire»!

Le vigneron pense, devant les éventaires de la chimie du sol. La modiste imagine. Astucieusement, le décorateur met une idée de côté. Le marchand de tissus ébauche un drapé sur son avant-bras. Le restaurateur approuve. La ménagère s'extasie et de temps en temps compte ses enfants. Ceux-ci, abondamment pourvus de petits sacs-échantillons, partent en explorateurs, le nez en l'air, la mine éveillée et gourmande. Et puis, les autres, les milliers d'autres, dont le touriste, aux yeux aveugles à force de visions...